

## VOYAGES INORGANISÉS

*On ne sort pas - c'est un tort. D'ailleurs, on ne peut pas sortir ;  
mais c'est parce que l'on ne sort pas. On ne sort pas parce que  
l'on se croit déjà dehors. Si l'on se savait enfermé, on aurait du  
moins l'envie de sortir.*

ANDRÉ GIDE **Paludes**

D'abord, à la pointe de cette feuille, cette goutte qui n'en finirait pas de se gonfler, de s'allonger, de s'étirer et qui, comme à regret, s'abandonnerait au vide – clappement flasque – disparaissant dans le revêtement brunâtre et décomposé. Libérée de ce poids, ou froissée par un souffle subit, la feuille aurait un bref frémissement avant de se retrouver de nouveau immobile dans l'attente de la prochaine goutte qui, déjà, se glisserait dans la rainure médiane vers la pointe pendante qu'elle quitterait, quelques secondes plus tard, pour aller s'écraser, elle aussi, elle encore, sur le tapis de pourriture végétale.

Ensuite, cette couche de feuilles en attente, s'accumulant heure par heure, jour après jour, maintenant racornies, fripées, fragiles, que l'on disperserait rageusement à coups de bottes si ne persistait, malgré toutes les déceptions, l'espoir d'une miraculeuse métamorphose due, peut-être, à cette goutte imminente qui s'étirerait à la pointe de cette feuille, ou d'une autre, avant de se laisser tomber, tout à coup, dans le vide.

Enfin, ces traces sinueuses pleines d'angles et de tournants qu'il faudrait suivre, mais avec une telle difficulté ! après avoir découvert la direction ?... le sens ?... à moins que ce soit tout simplement la signification ?... de cet absurde assemblage. Alors, quel ravissement en pénétrant dans ce sous-bois suintant où la pénombre moite adoucirait non seulement les criardes couleurs de l'été agressif, mais aussi tous les bruits dissonants ! Et quel triomphe lorsque, après bien des détours et bien des repentirs, l'ordonnance si simple de ce paysage fictif transparaîtrait à travers l'illusoire désordre.

Il suffirait, maintenant, pour s'en défaire, de se retourner en évitant la trompeuse image de la vitre.

D'abord, cette ligne sombre qui ondoiera, s'éclipsera, paraîtra de nouveau pour composer, lorsque vous reculerez de quelques pas et fermerez à demi les yeux, le corps harmonieux d'un léopard en pleine course.

Ensuite, un bref déplacement latéral transformera imperceptiblement cette apparence en une autre semblable et cependant différente. Vous verrez alors la ligne sombre évoquer une longue série de graffitis dont l'interprétation possible que, de toute évidence, vous ne manquerez pas de faire, sera celle d'une , ou plutôt d'un . Et pourtant, lorsque votre œil fixera plus longuement ce papier peint qui recouvre ce mur, là, devant vous, il devra discerner, après avoir accompli plusieurs rotations, ce qui est le sujet même de la composition. Car des positions, il y en a, maintes fois reprises avec d'infimes variantes, indétectables par le profane que vous ne serez pas, que vous ne serez plus, mais évidentes pour celui qui, comme vous, saura attendre, anxieux, crispé, pour déchiffrer avec application, et reprendre au besoin, la lecture de ce vaste ensemble apparemment naïf.

Enfin, lorsque, après ces louables efforts, vous penserez pouvoir discerner le motif de ce papier, vous découvrirez, et avec quel désenchantement !, que sa signification échappe encore une fois à votre entendement, et qu'il faudra, une fois encore,

Mais non ! Vous n'en ferez rien, et, lassé, vous détournerez votre regard pour le laisser errer sur cette gravure disposée là, sans aucun doute, afin de distraire quelque rare lecteur déçu.

D'abord, cet assemblage de filins accrochés aux vergues, s'entrecroisant en formant, noirs sur le fond clair du ciel, un treillis serré, incompréhensible, et que, pourtant, tu devines rempli d'un sens que ton œil exercé déchiffre après de multiples passages.

Ensuite, lorsque ton regard, attiré par une lueur diffuse, effectue le déplacement nécessaire à un cadrage approprié, il peut capter la délicate courbe de la gerbe d'écume

qui retombe en volutes sur le flanc bombé d'un vaisseau hollandais. C'est alors que, remontant vers la gauche sans atteindre toutefois la lisière dorée de l'image, il dissèque avidement les détails de la proue : saillie busquée du nez, proéminence des lèvres, spirales des cheveux crépus et, surtout, bombement du globe de l'œil aveugle, certes, mais qui peut fixer en traversant la couche épaisse de peinture et l'autre, plus fine, de poussière, son reflet, cet œil étranger, étrange, sans cesse humecté par le battement rapide de sa paupière, ton œil.

Enfin, après l'accommodation indispensable qui renvoie le navire dans la brume, tu perçois le grouillement de ces insectes rampant sur les fragiles passerelles où ils cheminent péniblement, écrasés par des fardeaux monstrueux qu'ils déchargent le long du quai, les entassant méticuleusement en pyramides d'inégale hauteur. À peine ont-ils rempli cet office qu'il leur faut repartir en sens inverse vers la rambarde d'où ils reviennent de nouveau ployés sous l'excessive charge. Ce va-et-vient incessant et absurde à tes yeux s'accélère parfois brusquement, peut-être sous les injonctions de ces personnages postés aux extrémités des passerelles ou près des pyramides, et dont la seule fonction te semble être la surveillance de cette multitude.

Si tu veux discerner certains détails de cette brumeuse marine afin d'en saisir quelque peu le sens, il te faut avec soin fermer les yeux ; alors, les courbes, les détours et autres ondulations du tableau insensiblement se brouillent, et s'enfoncent, pour finir, dans une paisible obscurité.

D'abord, il y eut de multiples soleils qui les frôlèrent de si près qu'ils en ressentirent la dangereuse incandescence à travers leurs paupières soigneusement closes. Il y eut aussi le tourbillon incertain de ces boules qu'ils apprirent peu à peu à manœuvrer en les pressant habilement, en les faisant saillir jusqu'à ce que tout éclate en gerbes étincelantes d'étoiles qui se piquaient tout à coup sur le tissu sanglant de l'enveloppe céleste.

Ensuite, il y eut la lente migration de comètes grisâtres, puis verdâtres, puis jaunâtres qui disparaissaient dès qu'ils tentaient de les fixer.

Enfin, il y eut ce moment où ils comprirent qu'ils devaient appliquer, comme ils l'avaient jadis appris et répété de multiples fois, leurs poings sur les deux cavités afin

d'enfoncer méthodiquement les deux globes sans rien brusquer. Lorsqu'une douleur sourde s'empara de leur cerveau, ils surent qu'ils étaient enfin arrivés, et ils firent cesser par à-coups la pression de leurs doigts sur leurs yeux.

C'est ainsi qu'ils débarquèrent sur ce qu'ils baptisèrent aussitôt du beau nom de Nyjan.

D'abord, je n'avais aperçu à travers le hublot opalisé par de minuscules particules stellaires qu'une masse flamboyante qui m'avait fait penser à une coulée de lave ou aux turgescences d'un soleil glacial. En effet, malgré son apparence, elle avait diffusé un souffle réfrigérant qui m'avait surpris au sortir de mon vaisseau.

Ensuite, lorsque je m'étais retourné, d'insolites émergences m'étaient apparues. Je les avais prises pour de simples réminiscences d'un foyer mal éteint, mais la fréquence de leurs manifestations, la rapidité de leurs éclipses m'avaient laissé entrevoir la réalité de leur essence., et je m'étais efforcé alors de les observer avec soin afin d'interpréter les signes éventuels d'une tentative de communication entreprise par un... être ?... esprit ?... ou pourquoi pas ? chose ? qui avait conçu une sorte de code apte à être observé, interprété et compris par un être, ou esprit, ou chose tel que moi. En effet, j'avais pu reconnaître, parmi les innombrables formes de ce buisson ardent dont j'étais maintenant entouré, certaines figures familières : un félin sinueux, un grément arachnéen, un limbe fléchissant sous une larme de pluie, une constellation... Malgré tous mes efforts, le sens de ces signes m'avait échappé et j'avais bientôt cessé de m'y intéresser pour m'inquiéter uniquement du cheminement nécessaire à ma survie. Après quelques minutes d'errance, je m'étais aperçu que, insensiblement, l'intensité du flamboiement avait décliné et que, comme un feu qui meurt, les excroissances étaient devenues moins hautes, moins vives et moins nombreuses.

Enfin, tout s'était éteint comme si on avait compris que toutes ces tentatives avaient été inutiles, et il n'était resté devant moi qu'une interminable couche saline, brûlante à mes pieds. Ébloui par la réflexion, j'avais plissé les yeux afin d'étudier, à l'abri d'une double rangée de cils, le nouveau paysage. Et, peu à peu, une âcre sensation s'était installée en moi, au fond de ma gorge ; non pas la vulgaire soif qui s'éteint facilement à l'aide d'une banale boisson, mais un besoin que rien ne pouvait assouvir qui s'était

manifesté par des picotements devenus très vite des brûlures. J'avais eu l'impression que des fissures étaient apparues d'abord sur les cartilages de mon larynx pour s'étendre ensuite jusqu'à la voûte du palais et atteindre enfin ma langue et mes lèvres. L'air salin que j'avais inhalé, en les irritant, les avait élargies et transformées en vives plaies. Je m'étais imaginé alors que c'était là une punition – mais pourquoi me sanctionner ? – une réponse donc à mon incompréhension du texte flamboyant qui m'avait été proposé. Et il ne m'était resté que l'intolérable exigence d'une simple goutte.

Mais j'avais déjà compris qu'aucune goutte ne se gonflerait, ne s'étirerait, ne s'abandonnerait à regret pour venir s'écraser –clappement flasque – sur cette feuille blanche.